

Entretien avec Robert Davreu — 1

Davreu (Robert)

Désenchantement (poésie)

Publié :

« Le chant du désenchantement » Entretien avec Robert Davreu, *Spirale*, janv.fév. 2000, p. 18-19.

Entretien avec Robert Davreu

Spirale — Le travail du poète se fait à rebours de l'usage normal de la langue et pourtant il fait de la langue son lieu, sa région de l'être.

Robert Davreu — Je ne vois pas chez qui il en serait autrement. On est toujours **dans** la langue, jeté dans le bain de la langue, si l'on peut dire . Faire de la langue son élément, c'est lutter à la fois pour et contre elle, remonter vers la source, à rebours donc, en effet, dans le courant à contre-courant.

Spirale — La poésie rappelle le fait même de la langue, là où elle s'enracine dans le corps. Qu'en est-il du philosophe qui ne dispose que de mots désincarnés ?

Robert Davreu — Effectivement la recherche du concept évoque un dehors du langage, un métalangage, si l'on veut. Elle l'évoque, mais il n'empêche que c'est toujours de l'intérieur, à l'intérieur, que s'effectue la recherche.

Spirale — Il y a, inversement, un mouvement vers le dedans du langage ?

Robert Davreu — Dans ce qui appelle l'attention du poète il y a effectivement quelque chose qui peut « creuser », étymologiquement. Il peut y avoir une sorte de creusement. Les philosophes aussi d'ailleurs ont cette attention pour la langue, mais pas de la même façon, ils s'interrogent plutôt sur ce que ça veut dire.

Spirale — Aujourd'hui, il semble que la langue s'est plutôt vidée : elle est devenue un instrument d'un logique de l'efficacité. Asservie par une nécessité d'évidence pour l'action, elle porte la marque de l'effondrement nihiliste de notre époque. Pouvons-nous encore entendre comment nous sommes habités par la langue, entendre la langue elle-même comme invention du monde et lien vital par delà cette invention.

Robert Davreu — Ce qui me frappe, c'est qu'au fond il y a aujourd'hui une hystérie de la communication. L'ère qu'on dit être celle de la communication est identiquement celle du défaut de la communication, d'une incommunicabilité plus pathétique qu'elle le fût jadis. Quand on ne se pose plus que la question de savoir comment communiquer. Dans l'injonction générale du « soyez clair » journalistique, par exemple ! «Soyez clair», cela veut dire en réalité : « taisez vous !»

Spirale — Être clair c'est exhiber une raison qui s'accorde avec les raisons techno-économiques, c'est se soumettre à des principes d'intelligibilité qui sont dictés par un ordre social.

Robert Davreu — Cette communication ne peut s'établir qu'au niveau de ce que Mallarmé appelait « l'universel reportage »¹. Ce qui n'avait peut-être pas un sens politique, au sens que l'universel reportage donne précisément à ce terme, en avait certainement un, en un sens bien plus profond, pour Mallarmé, que l'on a pu mesurer avec l'émergence des «langues de bois» des régimes et des bureaucraties totalitaires, mais aussi avec la généralisation, aujourd'hui, d'une sorte de «nov'langue» qui n'est aucune langue, pas même de l'anglais. J'en profite pour dire au passage qu'il me semble que la question de la défense de la langue française et de la francophonie est trop souvent mal posée : il ne s'agit pas de défendre une langue contre une autre, mais toutes les langues, y compris l'anglais, dans leur spécificité, contre un plus petit donominateur commun réducteur et appauvrissant.

Spirale — Des recherches actuelles tendent à montrer que le langage s'est vidé des moyens de transmettre l'émotion : l'actuelle perte de la prosodie en serait l'exemple. En fait il semble que l'articulation verbale est née d'une convergence de plusieurs modes de communication, il y a le rituel, il y a aussi l'intonation, le rythme, la scansion, l'emphase, et autres moyens paralinguistiques qui co-existaient au verbal et qui sont venus à être intégrés dans le verbal. En fait, le verbal à son tour se vide pour n'être plus que l'instrument de l'universel reportage où tout doit prendre sens sans recours à un contexte, sans invoquer quelque épaisseur historique. Croyez vous que l'expression poétique saurait retrouver dans le langage même des résidus archaïques de l'origine du langage : ses fonctions rituelles de guérison et de divination ?

Robert Davreu — Quand on emploie le terme même d'« expression », cela ne me paraît de toute façon pas satisfaisant. Certes, je ne pense pas que l'on s'exprime dans ce qu'on appelle la communication. Dans l'approche dualiste qui est celle de la linguistique, on ne sort pas de la représentation. Mais la poésie se situe dans une dimension de la Présence, ce qui veut dire aussi bien de l'Absence. La difficulté, c'est qu'il faut ici entendre ces termes comme désignant, non pas tant des états, que des mouvements : au sens actif donc des verbes dont il sont étymologiquement les participes présents, ou bien, si vous préférez, comme on parle du «gagnant» et du «perdant» des marées. Avec le primat de la représentation sur la présence, la demande de présence se fait hystérique. Tout se passe comme si l'irrationalité croissait ironiquement à proportion de la rationalisation de notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes. Il y a quelque chose qui est de l'ordre de la « Swarmerei », une aspiration exacerbée et fanatique qui caractérise bien l'actuel désenchantement du monde. Contre cela, contre l'illusion lyrique, la poésie moderne a dû déchanter pour retrouver le chant, le chant du désenchantement comme rappel d'une présence première. On voit mieux, à partir de là comment aborder toutes les questions qui tournent autour du lyrisme - je ne dirais pas que celui-ci n'est plus possible, Je pense qu'il n'est plus

¹. Voir la postface de Robert Davreu à son recueil *Trame d'hiver*,

possible comme il l'a été. Il y aurait là, à mon sens, un faux débat entre les gens qui s'affirment partisans du lyrisme et ceux qui le rejettent. La logique des premiers les conduit à l'idée que la poésie est ailleurs que dans le poème. Celle des seconds à l'affirmation que la poésie est impossible. Il n'y a de la poésie ailleurs que dans les poèmes que par eux et en eux - fût-ce en creux. La poésie est possible. D'ailleurs, elle existe : dans les poèmes et par eux.

Spirale — Vous-même travaillez en côtoyant des grands lyriques, vous ne croyez pourtant pas que ce sont des auteurs révolus ?

Robert Davreu — Si c'est aux Romantiques anglais que vous faites allusion, ce qui m'apparaît de plus en plus, c'est leur caractère extrêmement contemporain. Il me semble qu'on commence seulement aujourd'hui à entrevoir la possibilité de les traduire en français, que les évolutions de la poésie française contemporaine font entrevoir cette possibilité. En attendant d'y parvenir vraiment, la question, c'est de maintenir un lien : que cette poésie demeure lisible, qu'elle demeure avec nous, proche dans son éloignement-même, comme un horizon. C'est le travail de la traduction. En même temps, les traductions et retraductions sont ce qui constitue l'oeuvre comme «original», l'oeuvre comme oeuvre. Et l'oeuvre dite «originale» est peut-être elle-même une sorte de traduction. Je veux dire par là qu'il y a un en-deça, une sorte de point aveugle, avec lequel l'auteur de l'original et son traducteur sont en rapport, comme à leur insu, une correspondance au sens fort du terme.

Spirale — ce qui manque c'est l'urgence ?

Robert Davreu — Il semble qu'aujourd'hui la poésie se trouve renvoyée au domaine privé. J'en vois le symptôme dans le fait que le nombre de ceux qui en écrivent est, pour ainsi dire, inversement proportionnel à celui de ceux qui en lisent. La poésie, vous le savez, se vend peu, mais les éditeurs de revues ou de recueils reçoivent tous les jours des manuscrits en grand nombre. Il n'en a pas toujours été ainsi. Je pense au texte de Walter Benjamin intitulé «Vers le planétarium» dans « Sens unique », où, si l'on met de côté l'aspect messianique, il dit des choses magnifiques sur ce qu'il appelle l'expérience du proche et du lointain, expérience que chacun fait évidemment seul. Mais Benjamin fait ici la distinction entre l'homme antique et l'homme moderne. Cette expérience, l'homme antique la fait seul, mais en communauté, tandis que l'homme moderne est renvoyé « au délire mystique pendant les belles nuits étoilées. Les Grecs se reconnaissaient dans Homère, un peuple, dont il est probable qu'une grande jajorité ne savait ni lire ni écrire, se reconnaissait dans un poète. Il semble qu'aujourd'hui, en occident du moins, où l'éducation est infiniment plus longue dans le temps pour un beaucoup plus grand nombre de gens, la communauté ne se reconnaisse plus elle-même dans les poètes. « ces législateurs méconnus de l'humanité», pour reprendre le mot de Shelley.

Spirale — La poésie est alors partagée d'une présence commune, parce que c'est toujours une « présence à », à nous même et aux autres. Ce que les poètes anglais disaient avec force : le monde qui nous entoure c'est soi.

Robert Davreu — C'est là une manière de parler qui se situe dans la contre-dépendance d'une réduction de la présence à ce que l'homme, lui-même réduit au sujet de la science, s'en représente; une protestation donc, ou, en tout cas, l'expression d'un sentiment de danger, mais qui se dit sous l'emprise des catégories qu'elle entend dénoncer, du dualisme qu'elle récuse et qui fonde philosophiquement le rapport technico-scientifique de l'homme au monde. A l'époque de l'instrumentalisation de tout, ce n'est pas tant de l'usage instrumental en tant que tel qu'il convient de s'inquiéter - il est sans doute aussi vieux que l'humanité -, mais du fait qu'il n'y a plus que cela. C'est que la question « à quoi ça sert ? » soit devenue la seule et unique question, c'est cette réduction, qui atteint le langage lui-même et ne le pense plus ainsi que selon une dimension seconde, importante sans doute, mais non essentielle.

Spirale — Qui serait d'être créatrice de monde et en même temps matrice de notre expérience de vie.

Robert Davreu — S'il n'y a pas cette dimension essentielle, fondatrice, perçue et reconnue comme fondatrice de la communauté humaine, alors on entre dans une négation qui se retourne contre le sujet parlant, lequel se trouve nié dans son existence même. Et cette négation est elle-même porteuse de cette illusion lyrique dont je parlais. Il y a comme un retour du refoulé. La crise généralisée, de la politique, de la culture, etc., attise des rêves de transparence ou d'indistinction, en même temps qu'un individualisme forcené. C'est une expérience qui comporte des dangers : pensons à Nuremberg, ce grand opéra politique.

Spirale — il y a quelque chose qui s'installe dans la mentalité et dans le langage même, un nihilisme insidieux qui constituera la base de tout ce qui surgira par après comme exclusions, intolérances, éradication des différences. Le travail du poète n'est pas privé, il travaille au cœur de cette question, soit la place et l'enjeu de faire sens dans le destin de l'humanité.

Robert Davreu — Les mouvements totalitaires renvoient à la société une image d'elle-même qui pousse jusqu'à la plus extrême radicalité l'exploitation. On exploite les hommes, on les réduit à n'être que des matériaux, sinon des instruments, et puis on leur fait miroiter un idéal de communauté abstraite. On leur fait miroiter un fantasme fusionnel d'une communauté enfin ressoudée dans l'effacement des différences, dans une négation des singularités. Tout cela est entretenu par une langue de bois, car le dirigeant est maître de la parole, dans une langue faite d'euphémisme, qui n'est plus dévoilante, qui nous coupe de la réalité. C'est aussi l'expérience des médias : si quelqu'un arrive sans trop savoir ce qu'il va dire, il doit répondre au fur et à mesure à ce qui lui est demandé et alors il est foutu puisqu'on ne lui laissera pas le temps, puisqu'il ne peut dire que ce qu'on attend. Ou bien encore il arrive en se disant « je vais dire ça quoi qu'il arrive », mais tout est mis en place pour l'en distraire.

Spirale — Les poètes anglais seraient pour vous un antidote puissant contre ces totalitarismes dans le langage, dans les médias. Pourtant cette poésie fait également état d'une forte expérience fusionnelle, qui n'est pas effacement des différences mais plutôt exaltation de l'imagination. Ainsi l'Imagination chez Blake est toujours une source éblouissante et brûlante.

Robert Davreu — Les Romantiques sont les premiers à faire l'épreuve de la civilisation industrielle, du désenchantement du monde qui est à la fois le fondement et le produit de cette civilisation alors en train de se constituer. Il y a sans doute un désir fusionnel (en même temps que d'individualisation), mais il prend des formes différentes. Il y a des voix singulières, Keats, Shelley... et cette singularité est résistance. Ce qui est antitotalitaire, ce n'est pas l'individualité, c'est la singularité. Si j'en parle à partir de mon expérience personnelle, je dirais que le rapport aux oeuvres poétiques est pour moi de la même nature que le rapport au paysage maritime, à l'élément marin : il passe moins par l'intellect que par une présence sensible que j'ai bien du mal à m'expliquer, que je ne tente pas de conceptualiser, et d'ailleurs, si j'essaie de le faire, je trouve ça très déceant. Lire un texte, c'est comme sentir un paysage, c'est cela que j'appelais la dimension de la Présence, l'épreuve du proche et du lointain, jamais l'un sans l'autre, bien sûr. C'était, c'est encore très sensible, chez quelqu'un comme Keats, dans sa correspondance que j'ai traduite pour la première fois en entier, c'est à dire telle qu'elle mêle de manière sublime, les soucis les plus ordinaires de l'existence, la poésie, la réflexion sur la poésie au fil d'une seule phrase parfois. Dans le travail du poète pour se faire l'instrument de «ce qui l'interpelle et le dépasse de toutes parts» (Mallarmé), pour devenir à la fois l'interprète et l'instrument à travers lequel tout se mue en mélodie.

Spirale — On peut devenir l'instrument d'un paysage ?

Robert Davreu — Exactement, il s'opère une transmutation , on est à chaque fois devant une œuvre différente selon le travail sur soi, avec soi. Le travail formel se révèle alors autre chose, cela devient une habitude.

Spirale — Mais c'est ce qu'il devient **dans** la langue.

Robert Davreu — Il donne à entendre les choses autrement, sans la pose ou l'outrance de ce que connote aujourd'hui le terme de lyrisme.

Spirale — Mais comment faire en sorte que le lecteur soit rejoint, sans présupposer à chaque fois une inspiration du lecteur qui serait identique à celle du poète ?

Robert Davreu — Il y a une mise en rapport du singulier à l'universel sans néanmoins faire appel au concept, ce qui ne nuit en rien à la rencontre.

Spirale — Comment désigner le geste de création poétique. Vous n'êtes pas l'homme de la formule toute faite. Vous parlez plus volontiers de convocation de la Présence plutôt que d'inspiration, d'une présence où toutes choses du monde ne cessent de se parler les unes aux autres.

Robert Davreu — Les vrais mystiques sont sans dieu, ils sont tôt ou tard considérés hérétiques par les Églises, Revenons-en à l'expérience singulière, celle du proche et du lointain. Que fait-on de cette expérience, quel statut lui donne t'on aujourd'hui sur le plan social, je dirais même mondial ? Inspiration révélation, ... ce sont des termes qui sont tellement usés et chargés de connotations que je ne

peux souscrire à aucun d'eux même si je vois bien à quelle expérience ils renvoient.

Spirale — Pourtant, lorsque vous les rencontrez dans le textes d'un poète anglais vous ne les désavouez pas.

Robert Davreu — Pas du tout, mais je parlerai plutôt, en raison de ma formation philosophique, de « dévoilement » au sens heideggerien, comme dimension de la vérité qui n'est pas l'exactitude de la représentation, — ce que dit le terme dans le monde moderne —, mais plutôt au sens de la « présence première » le fond sur lequel la représentation peut s'édifier.

Spirale — Ce dévoilement on le retrouve ici-même, en cette époque, en ce lieu ?

Robert Davreu — On peut le trouver partout. À chaque foi qu'on est saisi par quelque chose, on éprouve le besoin ou la nécessité d'écrire « en réponse à ».

Spirale — C'est se laisser interpellé par quelque chose qui possède déjà notre langage. Ainsi du paysage comme donation d'une parole : il y a déjà là un dévoilement qui rend la représentation possible .

Robert Davreu — Il s'agit d'une expérience de la nomination. On cherche à répondre, c'est-à-dire à retrouver, dans l'être-là comme on dit parfois, un moment de vérité dont on retombe immédiatement. J'allais dire, dont on décède immédiatement. Et tout le poème va être une tentative pour rejoindre ça. En ce sens je m'intéresse au sublime, dans la façon dont en parle Jean-Luc Nancy. Je me sens très en accord avec son « sublime » quand il rejoint, dans une élaboration très philosophique, l'expérience la plus intime des artistes contemporains.

Spirale — Ce n'est pas le sublime d'un esprit qui s'absolutise ?

Robert Davreu — Il se situe toujours sous une limite que l'on cherche à rejoindre. C'est une expérience de saisissement et de désaisissement que l'on cherche à dire de façon nécessairement défailante.

Spirale — Il semble parfois, dans certaines traductions de poèmes, que l'on aura pris soin au préalable de traduire dans une même langue, de la poésie à la non-poésie, de tirer un message du chiffre poétique, lequel message pourra être transposé et redit dans une autre langue. Il s'agit plutôt, ne croyez-vous pas, de chercher un moyen de transmettre directement d'une langue à l'autre l'expérience de la poésie elle-même ?

Robert Davreu — Il y a un saisissement du poème lui-même qui est ni premier ni dernier. Il ne faut pas trop opposer connaissance linguistique et expérience. Il y a nécessité d'une certaine analyse du mouvement de la langue qui ne se fait pas au détriment de l'expérience elle-même, quand se rejoue l'apprentissage de la langue dans son surgissement. Lorsqu'on fait la traduction des choses les plus simples, elles deviennent d'une complexité infinie. Tandis que ce qui paraît difficile et recherché dans sa propre langue peut s'exprimer de façon beaucoup plus simple dans une autre.

Spirale — C'est l'expérience du simple ?

Robert Davreu — Il est ainsi des choses qui appellent tout particulièrement l'attention.

Spirale — Il y a-t'il un poète dont le « payement » vous paraissait plus familier ? Qui serait pour vous l'étranger de soi-même dans lequel on se reconnaît ?

Robert Davreu — C'est clair pour Keats. Avant même que je traduise Keats, quelques poètes de ma connaissance m'ont signalé une affinité, je ne pouvais faire autrement que de m'y trouver reconduit. C'est certainement un poète chez qui je suis chez moi.

Spirale — Comment continuer d'être soi-même à travers un autre ?

Robert Davreu — Ce qui est important, c'est de sentir le rythme, ça commence à bien aller dans une traduction lorsqu'on est dans le rythme, dans les odeurs... le sentir en général... Le soi-même n'est pas là d'abord, ni avant. Il s'invente dans le mouvement, se réinvente sans cesse, à la limite.

Spirale — On récite à haute voix ?

Robert Davreu — Il y a le fait qu'on le sent dans son propre corps, quand on commence à être ému, mis en mouvement par le poème, ceci bien entendu sans perdre de vue le regard d'autrui.

Spirale — Dans l'illusion féconde de vivre ses émotions en croyant que ce sont celles des autres.

Robert Davreu — En effet traduire c'est alors traduire son être, c'est à dire aussi bien le produire, c'est une intimité qui met tout en jeu, au sens où elle se met elle-même en jeu.

Spirale — le regard poétique sur le monde, sur les chemins du marais salant, est déjà traduction ?

Robert Davreu — quand on traduit on revient sans cesse sur les mots, dans la traduction au départ c'est très lent, puis ça commence à aller beaucoup plus vite, on développe le bon type d'activité, l'intuition commence à marcher.

Spirale — Le texte avance dans sa multiplicité, tandis que le traducteur se laisse habiter par ses différents chantiers poétiques, s'éprouve comme multiplicité ou il échange sa voix, ses voix, avec celle des autres, dans ses désaisissements consentis.

Robert Davreu — Ce qui n'empêche pas que la théorisation puisse avoir de effets positifs. Il y a certes l'acquisition d'un métier, mais la traduction n'est pas une pratique théorisable.

Spirale — Il y a un désir de théorie qui introduit à la philosophie ?

Robert Davreu — À partir du romantisme, on entre dans l'ère de la fin de la philosophie. On voit chez les poètes des réflexions philosophiques, même si ce ne sont pas des philosophes : ils essaient de penser la totalité.

Spirale — Certains philosophes se sont tournés vers la poésie : Santayana, Heidegger, ... ce dernier aura élaboré un langage poétique pour exprimer sa pensée.

Robert Davreu — Il s'agit d'un chemin qui procède de la métaphysique. Il faut s'interroger sur la dimension de la « poïésis », déjà présente dans la philosophie elle-même. Il faut revoir ce que signifie l'exclusion des poètes de la cité. Si on regarde du côté du Phèdre on voit bien que Platon ce n'est pas une doctrine, ce n'est pas un système. Il dit bien que lorsqu'on arrive dans les parages de l'aletheia alors plus rien n'est dicible, rien ne peut être enseigné comme le reste de ce qui s'enseigne. Il faut donc prendre garde à ce que signifie cette exclusion des poètes, d'autant qu'elle est porteuse d'une interrogation sur le statut de l'image dans notre civilisation.

Spirale — Vous dites que la philosophie est déjà le lieu d'un travail poétique, qu'elle ne veut pas reconnaître comme tel. Est-ce parce qu'elle a cherché à évacuer l'image, à oublier la plasticité des images ? C'est refuser d'admettre la puissance révélatrice de l'illusion.

Robert Davreu — Le mot plastique en grec comprend l'acception de simuler, de feindre, ... voilà ce que cherche à évacuer l'administration des faits. Cependant, sans l'ambivalence provoquée par le fait qu'on est obligé de passer par l'image, on ne pourrait autrement, cheminer vers l'être.

Propos recueillis par Michaël La Chance
Sainte Marie en Ré, juillet 1999

3558 mots = 12 feuillets